Florence CHAVE-MAHIR, *L'Exorcisme des possédés dans l'Église d'Occident (X^e-XIV^e siècle)*

Turnhout, Brepols, 2011, 448 p. (BHCMA, 10)

Béatrice Delaurenti

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7041>

DOI : 10.4000/medievales.7041

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 202-205

ISBN : 978-2-84292-371-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Béatrice Delaurenti, « Florence CHAVE-MAHIR, *L'Exorcisme des possédés dans l'Église d'Occident (X^e-XIV^e siècle)* », *Médiévales* [En ligne], 64 | printemps 2013, mis en ligne le 09 septembre 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7041> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7041>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Florence CHAVE-MAHIR, *L'Exorcisme des possédés dans l'Église d'Occident (X^e-XIV^e siècle)*

Turnhout, Brepols, 2011, 448 p. (BHCMA, 10)

Béatrice Delaurenti

- 1 L'exorcisme médiéval n'avait jamais fait l'objet d'une étude historique. L'école allemande du début du xx^e siècle a édité certains formulaires liturgiques, les études anthropologiques des années 1960-1970 ont fait naître une curiosité neuve pour les phénomènes de possession, mais l'histoire de l'exorcisme au Moyen Âge n'avait pas jusqu'à présent éveillé le même intérêt. Florence Chave-Mahir comble cette lacune : possession et exorcisme, enfin réunis dans un même ouvrage, forment la trame d'une somme imposante étalée sur quatre siècles. Le corpus étudié est divers : liturgie, hagiographie, iconographie, prédication, recueils d'*exempla* ainsi que théologie et droit canon. L'auteur revendique une approche interdisciplinaire par la multiplication des documents et des éclairages, afin de faire toute lumière sur un objet qui demeure peu et mal connu.
- 2 La chronologie de l'enquête, du x^e au xiv^e siècle, correspond aux grandes césures de l'histoire de la liturgie. D'un côté, une nouvelle version du livre de l'évêque, le pontifical romano-germanique, est rédigée au x^e siècle à Mayence, capitale religieuse de l'Empire ottonien ; elle réunit pour la première fois les formules d'exorcismes dans une section spéciale. Ce dispositif a marqué de façon durable l'exorcisme des possédés, qui n'est plus lié au baptême ou à la conversion des païens. Au terme de la chronologie, les formules d'exorcisme sont rassemblées dans un livre autonome : le premier rituel d'exorcisme est attesté vers 1400. L'apparition de ce type d'ouvrage n'est pas anecdotique, il prend acte de la naissance de l'exorcisme des possédés en tant que tel. Par contraste, le Moyen Âge central correspond à une période de « gestation » (p. 334).
- 3 Ainsi l'auteure éclaire cet *a priori* historiographique selon lequel le Moyen Âge central représenterait, pour l'histoire de l'exorcisme, une période en creux encadrée par deux périodes fastes. Au haut Moyen Âge, le rituel d'exorcisme est au service de la lutte

contre le paganisme ; à partir du xv^e siècle, il est un moyen de combattre la sorcellerie. Comment la société médiévale a-t-elle basculé d'une forme d'exorcisme à l'autre ? L'ouvrage montre la fécondité de cet entre-deux, le Moyen Âge central, pour les sources hagiographiques mais aussi liturgiques. En outre, d'autres formes de vie religieuse prolongent la lutte contre le diable en lieu et place de l'exorcisme.

- 4 Le Moyen Âge central serait donc « un creuset » (p. 335), une période de maturation et d'enrichissement de l'exorcisme, à la fois d'un point de vue liturgique et d'un point de vue théologique. L'ensemble de l'ouvrage développe cette idée en neuf chapitres. Le premier, consacré au phénomène de possession démoniaque pendant les quatre siècles, interroge les sources bibliques, patristiques et hagiographiques, ainsi que l'iconographie, afin de décrire les caractéristiques du possédé. L'attitude des clercs est comparée à celle des médecins, mais l'on peut regretter le peu de place accordée aux sources médicales proprement dites et en particulier à la scolastique médicale. Invoquer un « discours des médecins sur la possession » (p. 39) est un peu rapide dans ces conditions.
- 5 Le chapitre 2 étudie le ministère de l'exorciste dans les sources canoniques et hagiographiques de l'Antiquité au xii^e siècle. Au chapitre 3, consacré à l'histoire de la liturgie de l'exorcisme au x^e-xii^e siècle, l'auteure entre enfin pleinement dans son sujet. Les formulaires liturgiques permettent d'établir non la pratique factuelle du rite, mais le cadre d'énonciation de la parole dans l'exorcisme. Avec le pontifical de Mayence, la Rhénanie apparaît au x^e siècle comme la matrice de l'exorcisme médiéval. Les xi^e-xii^e siècles sont en revanche une période creuse du point de vue de la pratique liturgique, mais le chapitre 4 montre que ce recul ne touche pas les sources narratives et iconographiques ; si les sources liturgiques semblent taries, c'est parce que la lutte contre le démon passe par d'autres voies que l'exorcisme.
- 6 Dans une perspective différente, le chapitre 5 fait du rituel d'exorcisme un « moment théâtral » (p. 177). La métaphore théâtrale dicte le plan du chapitre, décrivant tour à tour « le lieu », « les acteurs » et « le spectacle » de l'exorcisme d'après la tradition hagiographique. Ce point de vue distille un soupçon de scepticisme ; il laisse le lecteur dubitatif quand il s'agit de faire l'histoire d'un rituel situé au cœur du système de croyance de la société médiévale. Comment suivre F. Chave-Mahir lorsqu'elle affirme que « le personnage du diable semble même avoir été inventé et conçu par l'Église [pour faire apparaître la vérité] » (p. 199) ? Quelles que soient les intentions du clerc racontant un exorcisme, quels que soient les bénéfices qu'il attend de sa mise en récit pour la communauté des fidèles, on ne peut faire comme si le rituel en question était une simple affaire de masques et de postures : ce n'est pas du théâtre, et la croyance au diable ne peut être prise à la légère. Pour comparer avec un domaine qui m'est familier, les incantations thérapeutiques, la question de savoir si les incantations sont *vraiment* efficaces n'a pas de pertinence historique : seule compte la croyance des contemporains en l'efficacité des formules, une croyance qui n'est pas remise en question. De même, il serait anachronique de parler de scepticisme à propos de la croyance au diable. Lire les récits d'exorcisme comme on lit une pièce de théâtre frôle la caricature, parce que ce regard semble créditer les clercs médiévaux d'un art cynique de la mise en scène.
- 7 Les derniers chapitres portent sur les xiii^e et xiv^e siècles. L'affirmation de la liberté humaine va de pair au xiii^e siècle avec la mise au jour de sa fragilité face aux tentations diaboliques. Cette menace prend de l'ampleur au xiv^e siècle avec l'essor de la démonologie. Le chapitre 6 montre que les représentations de la possession se

diversifient alors dans les *exempla*, les sermons et les traités de polémiques anti-hérétiques. Au chapitre 7, les sources franciscaines et dominicaines sont des observatoires privilégiés pour analyser le rapport du groupe social au démon. Chez les franciscains, le diable apparaît comme une figure classique, relativement délaissée. Chez les dominicains en revanche, il est un opposant structurant qui met à l'épreuve les frères et qui, de cette manière, leur fournit des armes dans la lutte contre l'hérésie. Les crises de possession isolées mais spectaculaires qui se développent au XIV^e siècle dans l'ordre dominicain auraient favorisé la maturation de l'imaginaire de la sorcellerie.

- 8 Le chapitre 8 délaisse l'exorcisme pour d'autres domaines de l'activité cléricale. L'auteure montre que le combat contre le diable passe par d'autres canaux : prédication, confession et inquisition. La comparaison entre ces pratiques est éclairante lorsqu'elle se fonde directement sur les métaphores cléricales qui établissent une corrélation, par exemple, entre prédication et exorcisme ; elle est moins convaincante lorsqu'elle repose uniquement sur des interprétations ultérieures. En l'occurrence, le lien entre l'inquisition et l'exorcisme demeure assez flottant.
- 9 Le chapitre 9 étudie la première apparition d'un livret autonome, au tournant du XIV^e et du XV^e siècle. Ce manuel pour exorciste, on l'a dit, constitue un repère important dans une histoire de la liturgie. F. Chave-Mahir souligne qu'il innove par l'usage de la langue vernaculaire, par la présence de formules datées et par la ressemblance formelle avec les conjurations démoniaques ; au contact des fidèles, l'exorcisme s'est transformé, il occupe une place majeure dans les pratiques cléricales et dans l'imaginaire d'une société. Le début de ce chapitre dresse un inventaire des formules d'exorcisme mises par écrit avant l'apparition du nouveau manuel. Ces pages posent plusieurs problèmes, d'abord à propos des « amulettes », un terme qui n'est pas défini. Or la pratique des brevets, amulettes ou suspensions se rencontre dans des contextes très variés, et les formules concernées ne font parfois aucune référence au diable. La comparaison avec l'exorcisme est menée sans précaution, elle crée un champ d'étude extensible à l'infini et dès lors peu pertinent. Le passage suivant est éclairant ; il montre que l'usage des *libelli*, ces feuillets contenant des exorcismes dans les livres liturgiques, a préparé l'apparition d'un manuel indépendant. Le troisième item en revanche est source de confusion : le livre des Évangiles joue certes un rôle au cœur du rituel, mais il n'est porteur d'aucune formule. F. Chave-Mahir souligne cette différence. Néanmoins, elle présente amulettes, *libelli* et Évangiles comme trois formes de mise à l'écrit de formules d'exorcisme, sinon équivalentes, du moins comparables. Sur ce point, le lecteur se heurte à un défaut récurrent, un certain flottement terminologique, surtout lorsque l'auteur s'aventure dans les marges de son objet de recherche. Le terme « magie », par exemple, est employé sans être cadré, alors qu'il est problématique non seulement pour les historiens, mais déjà dans les textes de l'époque. De même, le terme « image » revient souvent, sans que l'on sache s'il désigne une représentation iconographique, une représentation mentale ou une métaphore, de sorte que le lecteur a ici la désagréable impression de visiter un édifice construit sur des sables mouvants.
- 10 Ces remarques critiques ne doivent pas masquer l'intérêt majeur d'un texte bienvenu, qui comble un manque, qui fait la lumière sur un pan d'histoire jusqu'alors largement ignoré. L'éventail des sources convoquées est impressionnant. Les annexes donnent un aperçu du travail mené en amont par l'auteure et révèlent les problèmes que pose l'étude des sources formulaires. La variété des angles d'attaque fait la richesse du livre en même temps que ses faiblesses. Mais c'est en définitive l'histoire de la liturgie qui

domine l'ouvrage et qui constitue manifestement, avec l'hagiographie, le domaine de prédilection de l'auteur et celui dans lequel elle excelle.